

G O L I A T H



A SINGLE MAN ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT

PIERRE
NINEY

GILLES
LELOUCHE

EMMANUELLE
BERCOT

LAURENT
STOCKER

YANNICK
RENIER

GOLIATH

UN FILM DE FRÉDÉRIC TELLIER

Durée : 2h02

AU CINÉMA LE 9 MARS 2022

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
Sophie Fracchia
Sophie.fracchia@studiocanal.com
Tél. : 01 71 35 11 59

PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique Segall et Loann Greulich
8, rue de Marignan – 75008 Paris
Tél. : 01 45 03 73 04
lgreulich@dominiquesegall.com

Matériel presse et publicitaire téléchargeable sur salles.studiocanal.fr

TROIS DESTINS. France, militante, professeure de sport le jour, ouvrière la nuit ; Patrick, obscur et solitaire avocat parisien spécialisé en droit environnemental ; et Mathias, lobbyiste brillant et homme pressé, vont voir leurs destins bouleversés et entremêlés par l'acte d'une agricultrice désespérée.

UN ACTE. Terrible. Irréductible.



STOP
TETRAZINE

SAVAIENT

PESTICIDES
=
ECOCIDE

ON
POLICE



ENTRETIEN AVEC **FRÉDÉRIC TELLIER**

Depuis quand aviez-vous GOLIATH en tête et comment l'idée du film est-elle née ?

Sans que ce soit un cap que je me fixe, mes films jusqu'ici, partent ou traitent d'une histoire vraie. Ils passent donc par une longue phase d'immersion et d'enquête avant de voir si un sujet qui m'intéresse, m'intrigue ou me dérange, va pouvoir concrètement donner naissance à un film. GOLIATH n'a pas échappé à cette règle. J'étais en train d'écrire L'AFFAIRE SK1 quand j'ai découvert cette question des pesticides en tombant fortuitement sur un petit livre de constat qui ne parlait pas exclusivement des pesticides mais plus largement de l'alerte sur le milieu agricole et sur ce qu'on mange.

Comment se met en route votre travail à partir de là ?

Cette lecture a d'abord commencé par bouleverser ma vie de citoyen et de consommateur. Je me disais que ce constat sur l'état de notre agriculture, de notre civilisation, sur notre manière de consommer, notre capacité à ne pas voir le chaos autour de nous, correspondait en fait à notre histoire individuelle autant que collective. Je parle assez vite de ce choc personnel à mon ami et producteur Julien Madon. Et c'est lui qui me suggère d'en faire un film. Je me lance alors dans une enquête qui va durer plus ou moins 5 ans car le milieu est très opaque. Peu de livres parlent du milieu des lobbies, et très peu de lobbyistes de l'agrochimie, d'hommes politiques soi-disant engagés ou de journalistes spécialisés acceptent de raconter, de témoigner. Je pensais d'ailleurs au départ enchaîner L'AFFAIRE SK1 et GOLIATH mais SAUVER OU PÉRIR est allé plus vite, ou plutôt GOLIATH du fait de cette enquête compliquée a demandé plus de temps... Ce travail d'enquête a en tout cas donné lieu à une première version de récit de 70 pages avec une dizaine de personnages, et avec l'idée qu'il s'agirait d'un film mosaïque où tout s'imbriquerait pour observer comment la force du mal s'immisce chez les hommes en général, comment on arrive paradoxalement à produire une agriculture si performante, alors qu'on jette tant d'excédents de cette production à chaque fin de mois, et que dans un silence très dérangeant un agriculteur se suicide tous les deux jours, de désespoir, d'épuisement, de dettes. Simon Moutairou (co-scénariste) est arrivé à ce moment-là, pour qu'on entre plus précisément ensemble dans la dramaturgie de GOLIATH.

Pourquoi avoir choisi de faire appel à lui ?

Simon m'avait été présenté par Julien Madon avec qui il travaillait sur plusieurs films, au moment de L'AFFAIRE SK1. On n'avait finalement pas travaillé ensemble mais j'avais aimé son énergie, sa simplicité, son honnêteté, son érudition et sa culture. Et quand on se retrouve pour GOLIATH, je vois tout de suite qu'il connaît le sujet car sa mère est très engagée sur cette question. Il possède cette âme humaniste

indispensable pour moi à l'écriture de ce film, par-delà ses compétences et son talent de scénariste.

Comment se fait le travail d'écriture à deux ?

Ma méthode de travail à l'écriture consiste à faire quelque chose qui pourrait vraiment ressembler à des séquences de psychanalyse appliquées aux personnages et au récit lui-même. Pour comprendre au nom de quoi chacun agit. Et pourquoi telle ou telle situation arrive. Pendant plusieurs mois, avec Simon donc, on n'écrit pas, on se parle et on prend juste des notes. On torture systématiquement nos idées. Je ne remercie jamais assez mon producteur de comprendre et d'accepter ce temps-là au terme duquel Simon s'est lancé dans une première attaque de mes 70 pages initiales. Simon a alors proposé de fondre mes 10 personnages en trois principaux, et 4 secondaires (Zef, la jeune agricultrice, l'insider, la journaliste AFP). Nous avons ensemble travaillé presque deux ans pour parvenir au scénario tel que je l'ai finalement tourné.

Comment s'est imposé ce trio central de personnages ?

Je crois que mes films racontent toujours le même face-à-face des hommes civilisés et des hommes non-civilisés. Dans GOLIATH, la figure d'un lobbyiste - soit quelqu'un de pire, de plus pitoyable à mes yeux que l'entrepreneur qui l'emploie - s'est tout de suite imposée, tout comme un autre personnage qui allait se situer à son opposé et pâtir de cette situation : une femme qui se serait retirée de la ville en espérant avoir une belle vie mais qui se retrouve à se battre contre ceux qui ont provoqué le cancer de son homme. Et au milieu de ces deux-là, un troisième personnage : celui qui représente la loi et mène son enquête. Ça aurait pu être un journaliste mais cette figure a été beaucoup vue au cinéma, ça aurait aussi pu être un homme politique, mais on a finalement opté pour un avocat. Quelqu'un de droit. Et à ce trio, j'avais choisi d'adjoindre deux jeunes agricultrices. Elles m'ont été inspirées par une amie qui a repris l'exploitation de ses parents avec sa sœur. J'y ai rajouté l'amour. J'ai choisi d'en faire un couple pour le projet de vie qu'elles bâtiraient ensemble, et aussi cette idée que l'industrie pour s'en défendre allait à un moment avoir la dégueulasserie et la petitesse de réfléchir à utiliser l'argument de la bonne morale contre elles, avant de comprendre que sur ce sujet-là l'évolution de la société fait heureusement que l'industrie n'aurait que des coups à prendre.

Après avoir passé tant d'années à se documenter, comment parvient-on à replonger dans la fiction ?

Le risque existe évidemment de se noyer dans la documentation et de raconter une histoire uniquement en expert de l'intérieur, et à l'inté-

rieur de laquelle personne ne parviendrait à entrer. Mais une fois mon sujet bien appris, bien connu, le vrai plaisir c'est de passer à l'histoire, de raconter des personnages, des morceaux de vies avec des tensions, des joies, des peines, des combats menés, des surpassements, des désespoirs, des espoirs, des victoires, des échecs. Des collisions. Le vrai plaisir c'est de partager avec les spectateurs un spectacle de cinéma ! D'ailleurs mon producteur n'arrêtait pas de m'encourager à rajouter du cinéma à l'écran. A l'inverse, je savais qu'il fallait prendre garde à ne pas trop non plus simplifier les dialogues : dans le plaisir de créer des personnages, de les faire vivre, il me fallait assumer et montrer la complexité du milieu dans lequel ils évoluent. Parfois je crois, jusqu'à l'obscénité de certains propos ou boniments...

GOLIATH s'ouvre sans que l'on sache précisément, pendant près d'une demi-heure, de quoi il va être précisément question. Il y avait chez vous un désir de perdre le spectateur ?

Complètement. D'abord parce que j'adore comme spectateur qu'un film ne me donne pas tout, tout de suite, et qu'il se révèle tentaculaire, qu'il me happe malgré moi, qu'il m'implique et m'intègre avec lui, et me laisse le temps de faire mon propre chemin à l'intérieur de son intrigue. J'adore ce sentiment d'étourdissement. Et ensuite parce que j'avais envie qu'on découvre les personnages et qu'on s'y attache avant que l'histoire ne se dévoile vraiment. Je suis bien conscient de faire des films avec des sujets à enjeux, mais pour autant je ne pense pas faire des films uniquement à sujets, ce qui me fait me décider pour m'embarquer dans la fabrication d'un film ce sont ses personnages. Et la beauté de l'histoire, son émotion. Là, je savais dès le début que je voulais une structure percutante qui parte de la parole, ou des paroles, pour arriver à une action forte, et un témoignage final les yeux dans les yeux avec nous-mêmes, avec soi-même.

Comment écrit-on d'ailleurs un personnage qu'on a à ce point envie de détester comme Mathias, le lobbyiste ? Vous essayez d'y instiller de l'humanité malgré tout ?

Je voulais avant tout éviter de montrer un méchant qui finalement devient gentil, qui aurait facilement une rédemption finale trop classique, et pas forcément réaliste. Comme si tout le monde est toujours gentil dans le cinéma, et s'excuse. Je crois vraiment qu'on peut être un salopard toute ta vie. Sans jamais changer de cap ou manifester de regrets. En revanche on s'arrange avec la vérité, avec sa propre vérité. On est humainement une saloperie, on est égoïste, ou manipulateur, on se sert des autres, on crée du malheur ou de la souffrance, mais au nom de quelque chose, qui fait qu'on se ment à soi-même. Et puis on n'est pas une saloperie sur toute la ligne, on donne quand-même à des œuvres, on est sympa en société, on est drôle... Qui

ne connaît pas de ces gens-là, malheureusement. En psychologie on appelle ça la morale perverse. C'est une notion qui me fascine. Tous les gens qui agissent mal ne se remettent pas toujours en question. Mais, j'ai tenu à ce qu'il y ait quelqu'un de son camp (interprété par Laurent Stocker) qui, lui, craque et le lui explique en face-à-face sans que Mathias (Pierre Niney) ne l'ait vu venir. Évidemment, j'ai détesté Mathias dès le départ mais j'aime aussi mettre de l'ambivalence dans mon propos. Donc, dans les mots qui sortent de la bouche du lobbyiste, il y a plein de choses qu'on peut tous penser et qu'on entend tous les jours, par exemple cette idée selon laquelle « si ce n'est pas moi qui le fais, quelqu'un d'autre le fera » qui sans être évidemment une (bonne) raison, n'est pas fausse. Ou encore : « il faut s'alléger la charge mentale », c'est à dire quoi au juste ? Réfléchir moins ? Et tout cela prend corps grâce au magnétisme de Pierre (Niney) qui incarne magnifiquement ce lobbyiste, son ambition, son arrogance, sa verve. Dès son apparition à l'écran il nous saisit, nous embarque, malgré nous.

Vous le retrouvez après SAUVER OU PÉRIR. C'était une évidence que vous retravailleriez ensemble ?

J'avais envie de retravailler avec lui. Il me touche et il est extraordinaire. Un acteur hors norme, capable de tout. Vraiment de tout je crois. Il est brillant. Mais à aucun des trois acteurs auxquels j'ai pensé, je n'ai proposé les rôles qu'ils incarnent au final : le personnage de l'avocat était, par exemple, une femme au départ. Ce sont eux qui s'en sont dépatouillés pour me proposer la répartition finale et, à partir de là, on a réécrit les personnages sur mesure pour chacun.

Pourquoi avoir eu envie de travailler pour la première fois avec Emmanuelle Bercot et Gilles Lellouche ?

Je ne connaissais pas personnellement Emmanuelle mais j'ai une admiration sans borne pour elle depuis que je l'ai découverte dans *ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI* de Bertrand Tavernier en 1998. Comme femme, comme artiste, comme actrice, comme réalisatrice. J'avais donc envie de travailler avec elle depuis longtemps. Et j'ai aimé sa proposition d'un personnage qui ne soit pas complètement sympathique au départ, un peu rugueux même. Sa puissance émotionnelle est incroyable. Et son rire aussi. Et ses sourires. Quant à Gilles, je dirais qu'il s'est immiscé dans mes pensées au fil du temps, comme ça. Et le hasard a voulu qu'on se croise alors que j'avais rendez-vous avec Julien Madon. On ne s'était jamais rencontrés. Je lui ai fait part de mon envie de travailler avec lui, il m'a répondu que c'était réciproque et on ne s'est plus quittés ! Gilles est un immense acteur. Et en réécrivant pour lui le personnage de l'avocat, j'ai essayé d'y instiller

toute sa virilité et son charme. Et aussi ses zones de fragilité plus secrètes que j'ai beaucoup aimées chez lui.

On a le sentiment que vous avez travaillé Patrick, ce rôle d'avocat qu'il s'est choisi, comme un Columbo français : mal rasé, mal peigné avec des vêtements toujours froissés et la cravate de travers...

Oui. Comme tous les idéalistes ou presque, Patrick n'a pas été reconnu à la hauteur de ses idées. Il a été mis sur la touche parce qu'il dérangeait et disait des vérités. Et il a aussi morflé dans sa vie privée avec un divorce qui l'a fait basculer un temps dans l'alcoolisme et ses associés lui ont tourné le dos. C'est maintenant un type abimé qui ne prend en effet pas ou plus tellement soin de son apparence. Toute cette merde dans sa vie lui a donné du recul. Avec cette affaire, il semble pouvoir regagner ce qu'il a perdu, mais sans qu'on le sente mu par un sentiment de vengeance. C'est juste un gars qui fait son boulot ! Il n'a juste plus rien à perdre quand il se retrouve face à ces types puissants symbolisés par le lobbyiste que campe Pierre (Niney) ; donc il n'a pas peur. Pour lui il n'y a pas d'autre enjeu que la vérité.

En plus de ce trio, impossible de ne pas évoquer la présence symbolique de Jacques Perrin qui a joué et produit tant de films engagés. Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire appel à lui - alors qu'il ne tourne quasiment plus pour le cinéma depuis près de quinze ans - pour un personnage qui a lui aussi beaucoup plus perdu que gagné et aspire à la tranquillité quand Patrick va le chercher ?

Quelle émotion de tourner avec Jacques Perrin ! Vous vous rendez compte ! Quel cadeau de la vie ! Pour ce rôle, je voulais un immense acteur et quand la directrice de casting m'a glissé son nom, ce fut une évidence ! Jacques Perrin c'est un roi ! Un roi du cinéma ! Roi des acteurs, roi des réalisateurs, roi des inventeurs de technique cinéma, roi des cinéastes engagés, roi de l'élégance... Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec lui ; quel être drôle, vif, perspicace ! Je ne pouvais chasser de ma tête que j'avais devant moi un pilier du cinéma français à tous les niveaux. Et je l'entends encore me dire avec son incroyable charme « je vous remercie car nous, les vieux acteurs, on ne nous propose plus de rôle » avant d'ajouter « ce rôle incarne tous les combats de ma vie ». J'étais bouleversé. Dans le film, c'est vrai, défilent sur son personnage les ombres de ces rôles engagés qu'il a pu tourner ou des films qu'il a pu réaliser ou produire ; de *Z* à *Océans* par exemple... Dans la mosaïque du film, il représente celui qui a eu le courage de se battre mais trop tôt et qui a fini de se faire avoir par le système. Celui qui a été du mauvais côté



des choses, en a pris conscience, s'est retourné mais se retrouve, des années plus tard, coïncé. Un insider qui a vu les choses, qui les connaît, et qui a conscience de l'échec a priori inéluctable de certains combats. Il connaît la dangerosité de ceux à qui Patrick s'attaque. J'ai de la chance de fréquenter des actrices et des acteurs. Pour moi ce sont des géants. Des empereurs et impératrices de l'émotion. Rendez-vous compte de ma chance sur ce film : Pierre Niney, Gilles Lellouche, Emmanuelle Bercot, Yannick Renier, Marie Gillain, Laurent Stocker, Jacques Perrin !!! Et tous les autres formidables aussi.

Vous retrouvez aussi Chloé Stéfani dans le rôle d'une agricultrice, pour votre troisième collaboration après L'AFFAIRE SK1 et SAUVER OU PÉRIR...

Et j'en ai été très heureux ! Chloé est une actrice formidable, fraîche, simple, authentique. Elle est pure, et me porte chance. Elle est une actrice caméléon, elle aime se transformer pour les rôles, vivre d'autres vies. Et c'est très agréable à vivre avec elle. Le puzzle des seconds rôles a pris aussi beaucoup de temps à constituer. J'avais envie d'acteurs et d'actrices qui soient sensibles au sujet qu'expose le film, en résonance émotionnelle avec moi. J'aurais été incapable de les diriger sinon.

Comment travaillez- vous justement en amont avec vos comédiens ?

J'essaie d'avoir une méthode de travail assez précise, même si, à mon grand regret, on n'a jamais le temps, ni les moyens de répéter correctement tous ensemble pour explorer les facettes de chaque personnage, de chaque situation. J'essaie alors de faire ce travail au mieux, séparément avec chaque acteur (car ils ont chacun leur personnalité, leur manière de travailler, leur façon de se centrer sur leurs émotions...) ou par binôme. Comme pour le scénario, je commence par des phases de décryptage et de « psychanalyse » autour du texte et des personnages. Puis une fois qu'on est au point, je repasse encore le texte complet avec des mots plus précis sur les intentions et les émotions. Et ensuite, généralement on n'a plus le temps, alors j'intègre volontairement une part d'improvisation, d'acceptation de funambulisme au moment du tournage, et... on se lance !

Comment se construit l'atmosphère visuelle de GOLIATH avec votre directeur de la photo Renaud Chassaing ?

Tout part du scénario puis, à partir de là, avec Renaud, on commence à parler de peintres et de photographes bien plus que de films comme références. Dans GOLIATH, je souhaitais montrer à la fois que la nature (et la vie) est belle et que des salopards sont en train de l'abîmer,

consciemment, cyniquement, impunément. Je tenais à ce contraste. Je ne voulais pas d'une ambiance grise pour affirmer une histoire dramatique, mais des beaux plans de nature permettant des évocations poétiques, presque oniriques, dans un vrai courant réaliste façon Manet ou Caillebotte. Nous avons également évoqué ensemble le travail photographique de Philip Lorca DiCorcia. J'assume rechercher une certaine beauté, une esthétique à l'écran. Tout en gardant du réalisme. Je pense être un formaliste. J'ai réalisé beaucoup de films publicitaires qui ont été très formateurs pour moi, ils ont été mon école des Beaux-Arts sur le tas. Je me sers de la caméra et de la photo pour ressentir et faire ressentir. C'est pour moi un outil de l'émotion et de captation de l'émotion.

Est-ce qu'avec autant de personnages et de récits qui se croisent, le montage avec Virginie Bruant a été une étape particulièrement complexe ?

À chaque film, le montage est une étape d'une douleur extrême pour moi ! La plus douloureuse de tout le processus je crois. Car il me faut à chaque fois énormément de temps et d'efforts pour retrouver mon ressenti pendant le tournage. Sur le plateau, je travaille beaucoup avec la scripte pour noter les impressions que je reçois de la séquence que nous tournons et de ce que donnent les acteurs à la caméra, au film, de ce qu'ils m'envoient. Et je me sers de ces notes comme base de départ au montage pour qu'elles ressurgissent. Si ça n'est pas le cas, si je ne retrouve pas mes impressions du tournage en voyant la séquence montée, c'est que quelque chose cloche. Ça prend donc beaucoup de temps pour la monteuse avec qui je travaille et je comprends que plein de fois elles puissent avoir le sentiment de plusieurs impasses. Mais au montage, je tiens vraiment à faire une première version qui correspond au film que j'ai écrit, que j'ai réalisé, que j'ai ressenti avec les acteurs ; je veux aller au bout de cette idée. Ce n'est qu'après que je prends du recul en inversant ou en coupant telle ou telle scène pour voir si ça ne fonctionne pas mieux. Pour GOLIATH, le montage final est très proche du scénario initial, à certaines coupes près évidemment. Pour moi, le montage n'est pas du tout une réécriture du film, mais une étape qui vise à retrouver l'écriture initiale du film, avec un autre outil.

Vous étiez- vous posé la question d'une série pour embrasser ce sujet et pouvoir y développer plus de personnages ?

Non. On me l'a posée un moment mais je ne voulais pas raconter ce sujet et ces personnages sous la forme d'une série. J'ai fait pas mal de télé et j'en referai avec énormément de plaisir, mais je trouve vraiment que la dramaturgie télé et la dramaturgie cinéma ne sont pas les mêmes. De la même manière qu'on ne rentre pas de la même

manière dans l'âme du spectateur et du téléspectateur. Contrairement à ce qu'on dit souvent, on n'a pas plus de temps pour développer les personnages en dix épisodes en télé que dans un film pour le cinéma. Pour moi, à l'exception du théâtre, rien ne développe plus l'âme des personnages que le cinéma. On a plus de temps dans une série pour faire énormément de choses mais y domine malgré tout cette obligation que toutes les dix minutes se produise un événement marquant. Ce qui contrarie grandement l'installation d'une dramaturgie profonde. La séquence de face à face tendu entre les personnages de Mathias et Patrick n'aurait selon moi pas été possible dans une série. On m'aurait dit que c'était trop long. Pour cette histoire, j'avais vraiment envie de cinéma et d'un très grand écran. Une image exceptionnelle, et un son de tous les côtés ! Un résultat extrêmement immersif. Je crois aussi qu'au fond de moi j'avais très envie de proposer d'abord ce spectacle à l'expérience en salles, l'expérience collective. Imaginer que des spectateurs vont voir ça assis les uns à côté des autres, sans se connaître, se sentir réagir les uns les autres de la même façon ou au contraire très différemment, est une grande joie pour moi. Et c'est une immense richesse pour les spectateurs.

Quel type de musique avez-vous eu très tôt en tête pour l'accompagner ?

Une musique très écorchée qui soit un personnage à part entière. Après avoir co-composé les BO de mes deux premiers films, j'ai choisi ici de faire appel à Bertrand Blessing. De prendre le risque – et là encore mon producteur m'a suivi ! – d'un compositeur qui n'est pas un spécialiste de la musique de film. Même si c'est devant un film que j'ai eu cette idée car Bertrand a composé la BO d'EN GUERRE de Stéphane Brizé. J'avais adoré sa musique donc, en rentrant chez moi, je suis allé regarder sur Internet son travail. Et j'ai été conquis par sa démarche, sa folie, son univers. Dès notre premier contact, je l'ai senti très sensible au sujet et à ma démarche. Bertrand a commencé à travailler très en amont, bien avant le tournage, en s'appuyant sur le scénario et une petite playlist que je lui avais fournie tout en l'encourageant à faire quelque chose qu'il ressentait lui. Puis, pendant le tournage, je l'appelais souvent et je lui envoyais des bouts de rushes. Il a composé une soixantaine de morceaux en tout. On en a gardé 20. Bertrand a ce côté rock romantique que je recherchais.

Quand on fait un tel film, on a forcément chevillée au corps l'idée que le cinéma peut changer le monde ?

J'y crois, sans doute assez naïvement, mais en m'appuyant sur ma propre expérience. Je viens d'un milieu modeste. Tout jeune, ma mère m'avait inscrit avec mon grand frère à un cinéma de quartier, un cinéclub. Et ça a changé ma vie ! Voir des films, être confronté

à d'autres pensées, rêver, m'extraire de mon monde pendant deux heures... Donc si ça a bouleversé mon existence, ça peut en bouleverser d'autres ! J'attends en tout cas du cinéma, comme spectateur, qu'il me bouscule. Celui de Pakula, de Lumet, d'Arthur Penn, de Kubrick ou encore Forman m'a tellement nourri. On dit qu'il y a deux grandes catégories de cinéma : le cinéma de distraction et le cinéma de transmission. La distraction me paraît plus que jamais utile en ce moment, mais mes films tendent vers un cinéma de transmission. Ce qui n'exclut pas le spectacle, l'évasion, l'émotion, l'envie d'agir aussi. J'y suis sensible car les grands sujets peuvent rimer avec grand spectacle. RÉVÉLATIONS, L'AFFAIRE PELICAN, les films de Boisset, Costa-Gavras, Ken Loach ou Bertrand Tavernier en sont la preuve vivante et ont tellement compté pour moi. (Par le regard qu'il a posé sur L'AFFAIRE SK1 et son enthousiasme, Bertrand Tavernier m'a en plus personnellement regonflé à un moment où je commençais à fatiguer de ce métier. Je lui dois énormément). Oui bien-sûr le cinéma, un film peut changer une vie et un peu le monde. Tout comme un livre, un poème, une pièce de théâtre. Il y a la vie, l'amour, les enfants, l'amitié, les rires, les grandes joies à vivre pleinement, les grandes peines à surmonter... et le cinéma. Non ? Sinon, à quoi bon la vie ?





ENTRETIEN AVEC

**GILLES
LELLOUCHE**

Qu'est-ce qui vous séduisait dans le cinéma de Frédéric Tellier avant de tourner avec lui ?

J'avais pris une claque avec L'AFFAIRE SK1 ! Le genre de cinéma dont on dit toujours que les Français ne savent pas faire. J'adore les films d'enquête et de procès et je trouvais que Frédéric abordait les deux avec une incroyable maîtrise. Surtout pour un premier film. L'écriture, la réalisation, la direction d'acteurs, tout m'avait bluffé ! Un cinéma dépouillé de tout effet inutile. Un cinéaste qui va à l'os et qui considère les spectateurs comme des gens adultes et intelligents et ne cherche donc pas à tout prémâcher.

Pour GOLIATH, il explique que s'il avait pensé à Emmanuelle Bercot, Pierre Niney et vous pour les rôles principaux, ce n'était pas dans les personnages que vous avez finalement incarnés. Que vous avait-il proposé ?

Le rôle du lobbyiste. Or, j'avais l'impression d'avoir déjà eu l'occasion de jouer ce genre de personnage, ces types un peu cyniques, ces animaux à sang-froid uniquement obsédés par l'appât du gain, notamment dans MA PART DU GÂTEAU de Cédric Klapisch. Dans la version du scénario que j'avais lue, le personnage d'avocat était une femme et j'ai alors soufflé à Frédéric d'en faire un homme. Il m'a demandé deux ou trois jours de réflexion. Puis il a accepté et a tout réécrit dans ce sens. J'étais fou de joie à l'idée d'avoir la chance de traiter ce sujet-là avec ce metteur en scène-là tout en accomplissant un de mes rêves de toujours : incarner un avocat à l'écran.

Un avocat dont on sent qu'il a pris des coups dans la vie et ne masque rien de sa fragilité...

J'ai toujours été un fou du VERDICT de Sidney Lumet avec Paul Newman. J'adore les personnages en marge, un peu fébriles. Les anti-héros absolus abîmés par la vie qui ont un sursaut et repartent à la guerre comme un dernier round. Je ne pourrais pas mieux définir Patrick, à la vie amoureuse cabossée et à l'alcoolisme sous-jacent. Un Don Quichotte des temps modernes qui se bat contre beaucoup plus grand et beaucoup plus fort que lui mais avec une foi et une rage hallucinantes. Ce combat – même s'il peut paraître vain – porte en lui un idéal qui me parle.

Incarner ce personnage passe aussi par une composition physique. Une manière de se tenir, de porter des fringues mal repassées, d'être mal rasé, mal peigné...

Oui, il y a aussi ce plaisir de la composition. Son apparence est toujours négligée et du coup il n'inspire pas confiance. Cette idée me plaisait beaucoup et j'ai tout de suite proposé à Frédéric d'aller dans ce sens-

là comme un contraste parfait au monde glacé et à ce lobbyiste si génialement incarné par Pierre (Niney) qu'il doit affronter.

Vous avez rencontré des avocats pour préparer ce rôle ?

Oui. Je leur ai même soumis le texte pour qu'ils me le valident. J'ai aussi assisté à énormément de plaidoiries. Ce qui m'a beaucoup inspiré et aidé car j'avais une vision très américaine de ce métier et des tribunaux en général. J'ai tellement été biberonné aux films de procès américains qu'ils avaient forcément déteint sur moi. En allant voir la réalité de ce métier d'avocat en France, les nombreuses différences m'ont sauté aux yeux. Il y a moins d'effets de manche. On est dans quelque chose de beaucoup plus factuel. On ne prend pas à parti le jury comme aux États-Unis où on est plus proche du spectacle.

Et comment avez-vous travaillé ce personnage avec Frédéric Tellier ?

Frédéric est très ouvert à toutes les propositions mais, une fois sur le plateau, il tient – et c'est bien normal – au respect de son texte. Donc j'ai construit ce personnage au fil d'énormément de discussions avec lui en amont pour se mettre d'accord sur un axe et un cap qu'on tiendrait jusqu'au bout. C'est simple de travailler avec Frédéric car il a une vision très sûre de ce qu'il veut obtenir. Ce qui est forcément très rassurant pour un comédien, et pas si fréquent.

Votre personnage a deux scènes de face-à-face très fortes. La première face au lobbyiste campé par Pierre Niney. Comment avez-vous vécu cet affrontement entre le pot de fer et le pot de terre ?

J'ai connu Pierre lors d'une promo cannoise pour VICE-VERSA. On n'avait fait que rigoler, on n'arrivait plus à s'arrêter ! Comme nous sommes tous les deux très rieurs, j'avoue que j'appréhendais beaucoup ce face-à-face dans GOLIATH tout en étant évidemment très excité de tourner avec lui. Mais ce jour-là, on a été l'un et l'autre concentrés comme jamais. Le tournage a duré une journée. Et ça reste un immense souvenir.

Le deuxième face-à-face très fort montre cet avocat face aux parents de la jeune agricultrice qui s'est suicidée et qui ont accepté de l'argent en échange de leur silence. Là, Patrick comprend que tout est perdu ou presque et ne peut masquer son incompréhension et son immense déception face à leur geste...

J'ai eu la chance de tourner cette scène face à deux formidables comédiens. Je voyais dans leurs regards tout l'abattement et la honte de leurs personnages après cette décision. Ils l'ont joué de façon très juste et très humaine. Je n'ai donc eu qu'à m'appuyer sur leur jeu,

avec la grande chance d'avoir un metteur en scène qui m'a laissé des temps et de l'espace. J'ai pu jouer avec les silences pour vivre et raconter ce monde qui s'écroule pour Patrick. Cette scène est symbolique d'un film qui est tout sauf synthétique, qui ne prend jamais des raccourcis. J'ai pu m'appuyer à la fois sur un texte magnifique et sur un réalisateur qui laisse le temps d'installer les choses. Dans un film obsédé par sa seule efficacité, cette scène n'aurait peut-être pas résisté au montage. En tout cas, elle n'aurait jamais pris autant d'espace. Sa présence comme celle d'énormément de séquences de ce type pour les personnages d'Emmanuelle et de Pierre donnent naissance à un film à la fois ultra-technique avec un texte dense, riche d'énormément d'informations, et hyper-humain.

Le film que vous avez découvert était proche de ce que vous aviez lu ?

Oui mais avec un supplément d'âme et de charge humaine. Grâce à l'extraordinaire travail d'Emmanuelle (Bercot) et de Pierre (Niney) qui sont bouleversants l'un et l'autre. Laurent Stocker et son personnage qui a une espèce de sursaut inattendu de vie dans son métier de lobbyiste est tout aussi exceptionnel. Mais je pourrais aussi citer Marie Gillain avec qui retourner a été un grand bonheur, Yannick Renier et toute la distribution car les acteurs ont une grande place dans le travail de Frédéric. Et puis GOLIATH fait partie de ces films utiles, nécessaires, intelligents qui n'ont pas pour unique but la distraction, même si on ne s'y ennuie jamais. Un film aussi beau que bouleversant dont je suis fier de faire partie.



ENTRETIEN AVEC **PIERRE NINEY**

Était-ce une évidence que vous retravailliez avec Frédéric après SAUVER OU PÉRIR ? Qu'est-ce qui vous avait séduit dans cette première collaboration ?

Frédéric est un passionné de cinéma et un bosseur qui ne fait pas semblant. Il aime les acteurs et il leur fait sentir. J'ai adoré faire SAUVER OU PÉRIR avec lui. Son investissement nous pousse à donner le meilleur. On a une même vision sacrée du cinéma, je pense. Et il a aussi beaucoup d'humour, ce qui est un atout, je trouve, lorsque l'on travaille sur des sujets difficiles et durs.

Que connaissiez-vous du sujet que traite GOLIATH avant de vous plonger dans cette aventure ?

Je m'intéressais déjà au sujet des produits phytosanitaires. J'habite à la campagne et c'est une thématique de la vie de tous les jours pour les ruraux.

Quelles ont été vos premières réactions à la lecture du scénario ?

J'étais très ému par ces différents parcours. Mais je trouvais aussi le film très fort dans la rigueur scientifique avec laquelle il aborde le sujet. J'aimais cette technicité du film à certains moments. Et puis bien-sûr ce rôle du lobbyiste des produits phyto m'a tout de suite plu. Je trouve le sujet moralement passionnant. Et la réalité de ce métier de « marchand de doute » très secrète et méconnue.

Pour GOLIATH, Frédéric explique que s'il avait pensé à Emmanuelle Bercot, Gilles Lellouche et vous pour les rôles principaux, ce n'était pas dans les personnages que vous avez finalement incarnés. Que vous avait-il proposé ?

Quand Frédéric m'a parlé du film la première fois, il m'a proposé le rôle de ce prof de sport qui devient activiste écologique. Rôle qu'Emmanuelle Bercot incarne parfaitement à l'arrivée.

Pourquoi avoir eu envie de camper ce lobbyiste ?

Je trouvais les coulisses de ce métier passionnantes et très actuelles. La porosité entre les institutions d'état et ces multinationales est assez terrifiante. Et bien-sûr l'enjeu humain... incarner un homme qui défend et vante les mérites de produits considérés comme cancérigènes et parvenir à être, à côté de cela, un bon père de famille, un mari aimant et un ami fidèle, ça m'intéressait beaucoup. Ces hommes existent. Sont-ils cyniques ? Ou convaincus par ce qu'ils font ? La réponse est souvent entre les deux je crois. Et c'était passionnant de travailler cela avec Frédéric.

Comment avez-vous construit ce rôle avec Frédéric et de votre côté ? Avez-vous pu rencontrer d'ex-lobbyistes et qu'est-ce que cela vous a apporté ?

J'ai eu du mal au début à entrer en contact avec des lobbyistes. Et pour cause, ces hommes et femmes ne veulent pas parler de ce qu'ils font réellement. Puis finalement, j'ai trouvé les profils de deux ex-lobbyistes du tabac et des pesticides, qui ont accepté de me rencontrer. C'était génial, je découvrais leur quotidien, ça nourrissait énormément le rôle de Mathias. L'une d'elle me parlait des déjeuners ou elle venait habillée de telle façon avec tel député pour optimiser les chances qu'il accepte de glisser un amendement dans la loi qui allait être votée. Et elle m'a aussi dit une phrase assez terrifiante qui m'a fait comprendre à quel point ces multinationales calculent et anticipent : « Le glyphosate va être interdit à terme, bien-sûr. Mais Monsanto s'en fout en réalité. Ils ont déjà deux autres molécules prêtes équivalentes au glyphosate qui vont entrer sur le marché. Le « combat » sur le glyphosate c'est presque une diversion à l'heure où on se parle ».

Quel regard portez-vous sur ce lobbyiste ? Est-ce que l'on cherche à sauver quelqu'un que tout le monde va regarder comme le salaud de service ?

À le sauver, je ne crois pas. Mais à le raconter le mieux possible, oui. Dans ses contradictions et son humanité. Après tout ce personnage existe dans la vraie vie. C'est intéressant de raconter ces métiers là qui composent le paysage d'aujourd'hui. Ces gens qui murmurent depuis des siècles à l'oreilles des politiques... quand ils n'ordonnent pas directement.

Il y a toute une composition physique pour ce personnage. Une manière de se tenir, d'écouter les autres, de prendre la parole. Comment l'avez-vous travaillée ?

Mathias est très sûr de lui en apparence. Il fallait qu'il impose une posture dominante dans beaucoup de situations mais aussi une élégance et un charme, qui sont des atouts redoutables chez un lobbyiste. C'est quelqu'un qui gagne très bien sa vie et qui est efficace. Je le voulais tranchant en coulisses et agréable en société. Et bien-sûr sincère et chaleureux avec sa famille. Heureux autant qu'il peut l'être avec sa femme et ses enfants. Frédéric m'a demandé de revoir WALL STREET pour l'ambiance et le personnage de Gekko. La scène de Ben Affleck dans « les initiés » nous plaisait beaucoup aussi. L'arrogance et la confiance en soi de ce trader est affolante.

Il a notamment droit à deux scènes de face-à-face très marquantes. L'une face à l'avocat que joue Gilles Lellouche, l'autre face à son collègue que joue Laurent Stocker et qui lui explique qu'il jette l'éponge. Comment se sont déroulés les tournages de ces deux moments forts ?

C'était deux scènes que j'adorais sur le papier. Et qu'on a pris beaucoup de plaisir à jouer avec Gilles et Laurent. Deux acteurs magnifiques. Avec Gilles nous n'avions qu'une seule scène ensemble donc on ne voulait pas la rater. La tension entre ces deux hommes que tout sépare sur le plan professionnel devait être palpable et réaliste. J'aime énormément cet échange entre deux mondes, deux façons de voir la vie. J'ai même proposé à Frédéric d'étoffer un peu les arguments de Mathias à ce moment-là. J'aimais l'apparente sincérité de tout ce qu'il dit. Peut-être même y croit-il ?

Qu'est ce qui a le plus évolué sur le plateau dans votre travail avec Frédéric Tellier par rapport à SAUVER OU PÉRIR ?

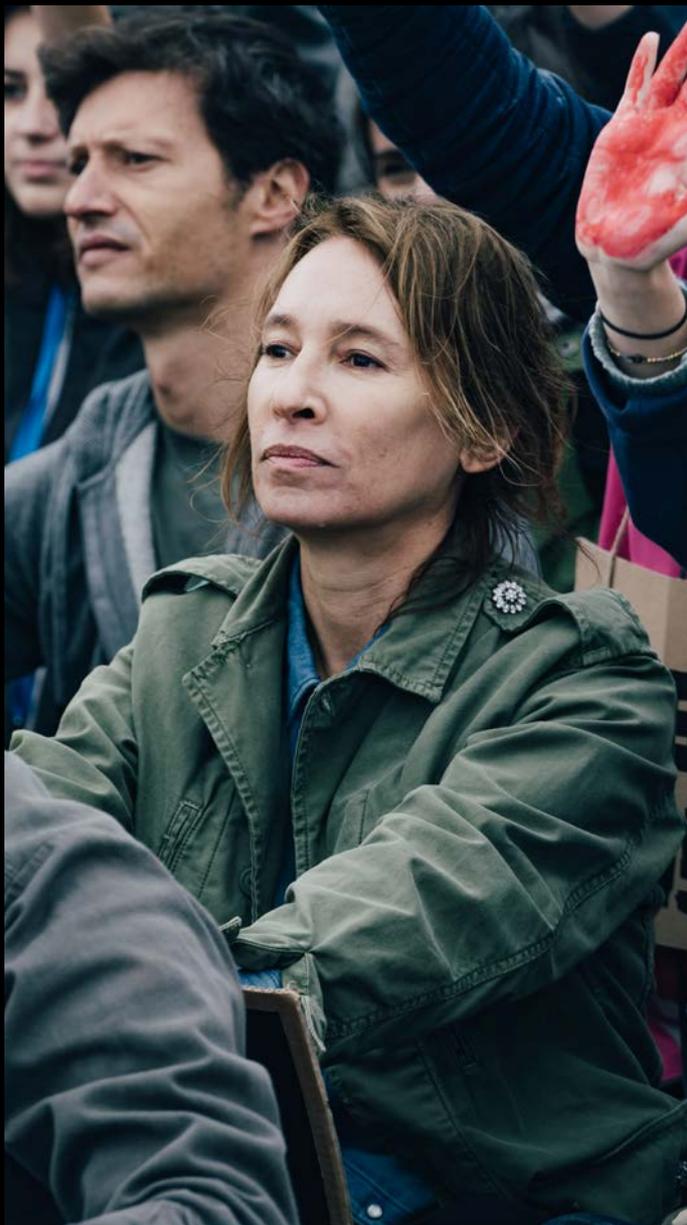
C'était un rapport plus froid dans un sens. Je ne dis pas ça de façon péjorative, mais je jouais dans SAUVER OU PÉRIR une victime, presque un héros. J'avais la pleine empathie de Frédéric et de l'équipe. Là où Mathias est un monstre à deux têtes, Frédéric devait garder une certaine distance avec le personnage pour trouver l'équilibre de son film et de ses 3 protagonistes, je pense. C'était d'ailleurs intéressant, ce mélange de grande complicité que j'ai naturellement avec Frédéric et cette mini défiance que Mathias provoquait chez les gens...

Le film que vous avez découvert est proche de ce que vous aviez lu ?

Il est encore plus fort, je trouve. L'incarnation d'Emmanuelle Bercot rend palpable cette frustration du monde associatif et des victimes quotidiennes des pesticides. Et Gilles rend si humain et réel cet avocat un peu foutraque mais valeureux, indigné et passionné. Ils portent l'espoir du film.

J'espère que GOLIATH portera ce message et accélèrera une transition vitale que toute ma génération attend impatiemment...





ENTRETIEN AVEC **EMMANUELLE BERCOT**

Quel regard portiez-vous sur le cinéma de Frédéric Tellier avant de travailler avec lui ?

Je n'avais vu de son travail que L'AFFAIRE SK1, j'avais aimé la manière très fine dont il s'était emparé de l'affaire Guy Georges, sa reconstitution de l'énergie de ces années-là. J'avais été tout particulièrement impressionnée par la partie procès et l'interprétation d'Adama Niane dans le rôle pourtant hyper casse-gueule de Guy Georges. Et je me souviens que j'avais trouvé ça gonflé de s'emparer de cette histoire très sensible.

Comment vous propose-t-il de rejoindre le casting de GOLIATH ?

Quatre jours avant que je débute le tournage de DE SON VIVANT, mon agent m'appelle et m'explique que Frédéric écrit un film pour lequel il veut absolument pour acteurs Pierre Niney, Gilles Lellouche et moi. Donc forcément cette association totalement inattendue m'intrigue ! On prend un verre le soir-même et là Frédéric se présente à moi comme le président de mon fan-club ! Je vois qu'il connaît avec précision mon travail. Et forcément ce désir exprimé de travailler avec moi me touche. A ce moment-là, le scénario de GOLIATH n'est pas encore terminé mais il m'en raconte l'histoire et m'explique qu'il aimerait me confier le rôle de l'avocat qui était alors une avocate. Puis, des mois plus tard, quand on se revoit, il me dit que Gilles Lellouche avait eu envie de ce rôle et qu'il voulait du coup me confier celui d'une lobbyiste. Et puis, encore plus tard, il m'expliquera qu'il n'arrivait pas à me projeter dans ce rôle de méchante et me proposera alors celui de l'activiste. Ce fut donc un grand jeu de chaises musicales, mais ça n'avait aucune importance pour moi. Dès mes premiers échanges avec Frédéric, mon envie de travailler avec lui était très vive, quel que soit le rôle qu'il allait me proposer.

Que vous a inspiré la première lecture du scénario ?

Honnêtement, j'ai d'abord un peu regretté d'avoir un rôle aussi proche de moi et de ce que j'avais l'habitude de faire, même si j'allais pouvoir y trouver plus facilement mes marques. Mais ce sentiment s'est vite envolé. Car j'ai tout de suite aimé ce personnage et son côté modeste qui soudain doit combattre des géants. France n'est pas quelqu'un de politique. Elle se retrouve propulsée dans cette histoire par amour et par rage que son mari soit malade à cause de ces pesticides. Elle n'avait jamais prévu de s'engager, de devenir activiste. Et j'aime la manière dont le scénario de Frédéric la fait découvrir. Par petites touches. Des trois personnages principaux, c'est elle qu'on voit le plus dans sa vie privée, dans son quotidien qu'on a détruit juste parce qu'elle vit le long d'un champ où des pesticides ont été répandus sous son nez, même si elle-même n'a pas développé de cancer.

Comment vous êtes-vous préparée à incarner ce personnage ?

J'ai commencé le tournage de GOLIATH, une semaine seulement après le dernier clap de DE SON VIVANT. Je n'ai donc pas eu le temps de me préparer autant que j'en ai l'habitude. Et le fait qu'il soit proche de ma sensibilité a donc finalement été un atout, même si évidemment je ne suis pas plus prof de gym que je ne conduis des chariots chez Amazon ! Le plus grand travail pour moi a donc été celui de la crédibilité dans ces deux métiers. J'ai eu la chance qu'on arrive sur place quelques jours avant le tournage et j'ai passé ces journées en immersion pour m'approprier des éléments très concrets du personnage. À partir de là, pour tout ce qui est de jouer la révolte voire la violence du personnage, c'est quelque chose que j'ai en moi et que je n'avais pas donc à aller le chercher très loin.

Le sujet des glyphosates vous était familier ?

J'avais lu des articles sur ce sujet mais sans en être une spécialiste. Par contre, il y avait un lien avec LA FILLE DE BREST que j'avais réalisé : ces empoisonnements délibérés. Ce domaine m'était donc un peu familier... Mais évidemment, Frédéric m'a envoyé un bon nombre d'articles sur le sujet. Et j'ai moi-même regardé beaucoup de reportages sur différentes actions d'activistes pour là encore parvenir à une crédibilité physique dans l'attitude qu'il faut avoir dans ces moments-là. Je pense à une scène où j'ai un peu galéré. Celle où France va voir le paysan responsable de l'épandage des pesticides sur son champ pour lui faire signer des papiers et où elle finit par l'empoigner, le repousser et lui cracher au visage. A la première prise, j'ai joué cette scène avec une très forte violence. Et tout de suite Frédéric m'a expliqué que ce n'est pas ce qu'il attendait. Pour lui, ça ressemblait à un combat de rue. Il m'a rappelé que France n'était qu'une petite nana toute simple plongée dans une situation qu'elle découvre et qui doit donc être surprise de la violence qui émane d'elle et non pas donner le sentiment qu'elle est coutumière de ce genre de réactions. J'ai donc dû faire un chemin vers cette violence accidentelle éloignée de celle qui, spontanément, pourrait émaner de moi.

Quel directeur d'acteurs est Frédéric Tellier ?

C'est quelqu'un qui a une adoration pour les acteurs, une admiration et un respect inouïs pour eux. Devant sa caméra, on est portés par cet amour et cette bienveillance-là. Sans compter qu'il travaille dans une ambiance de calme absolu. Ce qui me fascine d'autant plus que je suis exactement l'inverse ! À aucun moment, on ne le voit stresser ou paniquer. Et il donne le la du plateau, ce qui rend ses tournages extrêmement agréables. Frédéric est mu par une douceur et une attention aux autres de chaque instant. Quant à sa direction d'acteurs, on sent qu'il nous a choisis pour des bonnes raisons donc qu'il nous fait confiance. Il n'est pas ultra-directif. Au départ, je le trouvais même

presque trop content trop vite de mes prises avant de vite me rendre compte que si je faisais une prise où j'étais à côté, il me corrigeait immédiatement. Mais là encore avec tact, élégance et douceur. Frédéric a une très bonne oreille. Dès qu'on est légèrement à côté de la scène, même sur un détail, il le perçoit. Avec lui, on ne répète quasiment pas et on tourne une première prise où il aime voir ce qui va jaillir instinctivement de nous. Et de manière générale, il fait très peu de prises et sait parfaitement exprimer son contentement. Il n'est pas économe sur le partage du plaisir qu'il prend. Et il met énormément de soin à nous filmer.

Il y a aussi chez lui une utopie assumée, celle que les films comme GOLIATH et le cinéma en général peuvent changer le monde ou au moins le regard porté sur le monde...

Frédéric à ce côté premier degré, au sens le plus noble du terme, que je trouve extrêmement touchant. Et c'est un hypersensible. Il fait des films avec une sincérité absolue. Et il est véritablement et profondément touché par les sujets qu'il aborde. Il n'y a aucun calcul dans son cinéma et il arrive sans artifice à parler au grand public et à faire du grand spectacle avec une grande ambition esthétique. Il cherche la beauté en tout. Il ose par exemple des plans de nature, une lumière sublime sur des champs de blé que jamais moi je ne me permettrais. Mais c'est tellement sincère chez lui qu'à l'écran ça fonctionne parfaitement. Frédéric ne fait pas des films à sujet mais des films à personnages à travers lesquels il raconte un sujet. C'est viscéral chez lui. Il est habité et ému par ce qu'il raconte. Et il fait passer sa propre émotion par ses personnages pour atteindre le public.

Le film que vous avez découvert terminé vous a paru éloigné du scénario que vous aviez lui ?

J'ai vraiment retrouvé le scénario que j'avais lu mais ce qui m'a percuté, c'est l'incarnation de ses personnages par les différents acteurs. Chloé Stefani qui joue la jeune agricultrice qui se suicide est d'une vérité hallucinante. Gilles Lellouche me surprend par la manière dont il se glisse dans la peau de cet avocat éreinté, chiffonné, qui va au charbon, un anti-héros magnifique. Quant à Pierre Niney, c'est une lame tranchante dans ce personnage de lobbyiste qu'il incarne physiquement de manière impressionnante avec ce visage qui masque le bordel qui doit se passer à l'intérieur de sa tête. Même si je ne suis pas fan du terme, je trouve que GOLIATH est vraiment un film d'acteurs. Car Frédéric fait passer toute cette histoire complexe – et qu'il ne cherche jamais à simplifier artificiellement – par l'attachement qu'on éprouve pour ses personnages. Pour tous ses personnages, y compris le lobbyiste. Aucun n'est réduit à un archétype de bon ou de méchant. Et j'ai été émue par chacun d'eux. Et percutée par le film. Par sa force de dénonciation comme par sa puissance émotionnelle.





ENTRETIEN AVEC **JACQUES PERRIN**

Comment Frédéric Tellier vous a présenté GOLIATH lors de votre première rencontre ?

Il a commencé par me parler de Z de Costa-Gavras que j'avais produit et dans lequel j'avais aussi joué. Dans les mots de Frédéric, j'ai tout de suite retrouvé l'engagement qui était le nôtre à l'époque et donc senti l'importance pour lui du sujet qu'il allait traiter dans GOLIATH, dans la position d'un militant au meilleur sens du terme. Lors de ce premier échange, Frédéric n'a pas voulu rentrer dans les détails et m'a laissé découvrir son scénario tout en me précisant qu'il voyait une correspondance avec le personnage qu'il me proposait et ceux que j'ai pu incarner. J'ai donc compris qu'il ne faisait pas appel à moi par hasard. Ce qui est toujours gratifiant. Il parlait vraiment très bien de son film. Et la lecture de son scénario n'a fait que confirmer cette première intuition. Il y a dans son travail avec son co-scénariste Simon Moutairou quelque chose du duo Costa Gavras / Jorge Semprun. J'ai été impressionné par ce que GOLIATH met sous le feu des projecteurs : cette question des pesticides et les tragédies qui en découlent. En refermant le scénario, je me suis demandé pourquoi personne n'avait encore consacré de film à ce sujet ! Donc je n'ai pas été hésité une seconde à accepter sa proposition et j'ai été conforté dans mon choix en voyant comment ce trio réalisateur / co-scénariste / producteur (Julien Madon) qui fonctionne si bien ensemble a su parfaitement intégrer à leur équipe les comédiens que nous sommes. GOLIATH a ce talent de traiter un sujet essentiel dans sa complexité et ses moindres détails et d'y développer le maximum de points de vue contradictoires.

Comment décririez-vous votre personnage au cœur de cette histoire ?

C'est un homme qui est un peu revenu de tout, après avoir été profondément blessé. Il a atteint un certain âge et on le sent fatigué car il s'est épuisé dans ses combats. C'est quelqu'un qui a longtemps subi avant de se mettre à enquêter lui-même et de se rendre compte de toute une réalité cachée et mortifère. Il explique d'ailleurs au personnage d'avocat que joue si magnifiquement Gilles Lellouche qu'il n'a plus la force pour tout ça. D'autant plus qu'il a une famille, qu'il sait le prix à payer pour ces combats et qu'il a bien plus à perdre qu'à gagner. On pourrait lui en vouloir et pourtant ce n'est pas le cas, je trouve. Car on sent qu'il perçoit qu'il y a quelque chose de plus grand que son petit confort mais qu'il doute avoir encore l'énergie pour y parvenir. Il est allé jusqu'au bout de ce qu'il pouvait faire mais a conscience que rien n'a changé et encore moins avancé.

Comment vous êtes-vous préparé à ce rôle ?

On en a discuté une fois en tête-à-tête avec Frédéric. J'ai tout de suite compris qu'on était sur la même longueur d'ondes. Donc à partir de là, je me suis simplement appuyé sur son scénario mais aussi sur le fait qu'il m'avait voulu et me voyait dans ce personnage. Cette confiance vous fait gagner du temps dans votre travail. Entrer dans ce rôle a donc consisté pour moi simplement à chercher à comprendre quelles étaient ses ressources et sa patine : son épuisement mais aussi des cendres prêtes à de nouveau s'embraser. La courbe à suivre était limpide. J'ai compris que cet homme voyait dans la proposition que lui fait l'avocat une possibilité de se racheter. En fait, je n'avais qu'une inquiétude. Il y avait beaucoup de dialogues. De longs dialogues. Je me demandais si j'allais m'en sortir car je ne voulais pas changer un mot de ce texte si bien écrit. Mais, une fois sur le plateau, opère toujours ce petit miracle : quand on a des choses aussi belles et fortes à jouer, elles vous reviennent instantanément. On ne bute sur aucun mot.

Quel directeur d'acteurs est Frédéric Tellier sur le plateau ?

Frédéric ne vous inonde pas de détails inutiles. Il sait qu'il y a déjà tout dans son texte. La justesse de ses dialogues aide à rentrer dans la peau de ses personnages. Sa direction d'acteurs commence là. Et comme on comprend vite qu'il sait où il va, on peut se permettre des choses. On se sent regardé. Il aime les acteurs et il sait les accompagner. J'aime aussi sa réserve pour témoigner d'une scène réussie. Il ne se perd pas en mots inutiles mais on ressent immédiatement ce qu'il a ressenti.

Et on perçoit chez vous un bonheur à jouer...

Oh oui ! Je suis un peu comme le personnage. Prêt à m'embraser de nouveau car si je ne joue plus beaucoup, c'est parce qu'on ne propose quasiment rien aux comédiens de mon âge. Ces deux jours que m'a offerts Frédéric ont été un immense bonheur.

Le film que vous avez découvert est proche de celui que vous aviez lu ?

Le résultat est encore plus emballant. Parce que Frédéric a su donner corps à cette histoire. Les comédiens – Pierre Niney, Gilles Lellouche, Emmanuelle Bercot en tête – m'ont vraiment impressionné. Dès les premières minutes, j'étais un spectateur lambda devant cette histoire, incrédule devant la façon dont de tels événements peuvent se produire. On croit aux situations, on croit aux personnages, on croit à chacun de leurs échanges. Frédéric s'inscrit dans un cinéma engagé que j'adore qui remet en cause les graves méfaits souvent impunis de la société. Il a, chevillée au corps, l'idée que devant un grand écran, on est totalement disponible pour s'intéresser à de tels sujets. Les exemples auxquels on pense spontanément sont américains. Je suis donc particulièrement heureux de voir un cinéaste français s'en emparer. Et fier de faire partie de cette aventure.



LISTE ARTISTIQUE

GILLES LELLOUCHE	PATRICK
PIERRE NINEY	MATHIAS
EMMANUELLE BERCOT	FRANCE
LAURENT STOCKER	PAUL
YANNICK RENIER	ZEF
CHLOÉ STEFANI	LUCIE
MARIE GILLAIN	AUDREY
JACQUES PERRIN	VANEC
HEIDI-EVA CLAVIER	NADIA
MALIK AMRAOUI	ABEL

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE	FRÉDÉRIC TELLIER
SCÉNARIO	FRÉDÉRIC TELLIER et SIMON MOUTAÏROU
PRODUIT PAR	JULIEN MADON SINGLE MAN PRODUCTIONS
DIRECTEUR DE LA PRODUCTION	MARC FONTANEL
IMAGE	RENAUD CHASSAING
MONTAGE	VIRGINIE BRUANT
DÉCORS	NICOLAS DE BOISCUILLÉ
COSTUMES	CHARLOTTE BETAÏLLOLE
CASTING	AURÉLIE GUICHARD
1^{ER} RÉALISATION	CHRISTIAN ALZIEU
SCRIPTÉ	CHLOÉ RUDOLF
RÉGIE	ÉRIC LENCLUD
SON	ANTOINE DEFLANDRE
DIRECTION POST PRODUCTION	ABRAHAM GOLDBLAT NICOLAS BONNET
MUSIQUE	BERTRAND BLESSING

MARGOT
LUCIE



IMAGE: RENAUD CHASSAING - AFC. MONTAGE: VIGORIAN / VISUM. PLANNING: THOMAS. ANIMATEUR: NICOLAS DE BOISVILLE. TRAVAIL: BOVADIER. INTERPRETES: NICOLAS DE BOISVILLE. AVEC: CÉCILE CHAPLOTTE, BEAUMÉLLE. 1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR: CHRISTIAN ALZIED. SCÉNARIO: CHLOÉ RUDDLE. CASTING: AURÉLIE GUICHARD. AUDA: COORDONNÉE DE PRODUCTION: MARC FONTANEL. RÉGESSER GENERAL: ERIC L'ENCLU. COORDONNÉE DE POST PRODUCTION: NICOLAS DUMINEY. UNE PRODUCTION A SINGLE MAN ET STUDIOCANAL EN ASSOCIATION AVEC FRANCE 3 CINÉMA, GAYBUSTERS, RTBF TELEVISION BELGE, PROXIMUS, SHELTER PROD, DUM DUM FILMS, LABYRINTHE FILMS, JM FILMS. AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TELEVISIONS, CANAL+, CINE+, EN ASSOCIATION AVEC SOFTVINE 8, LA BANQUE POSTALE IMAGE 14, INDEFILMS 9, CINÉMA 15, PALATINE ÉTOILE 10. AVEC LE SOUTIEN DE LA REGION BRETAGNE. EN PARTENARIAT AVEC LE CNC. AVEC LE SOUTIEN DE TAXSHELTER DE ANG, TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER. DÉVELOPPÉ EN ASSOCIATION AVEC SB IMAGE DEVELOPMENT 2018. DEVYICINE 6, PALATINE ÉTOILE 16. AVEC LE SOUTIEN DE LA PRODIGEP ET DU CNC. AIDE AU DÉVELOPPEMENT. DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES STUDIOCANAL. CO-PRODUCTEURS ASSOCIÉS: ARLETTE ZYLBERBERG ET TANGUY DEKEYSER. CO-PRODUCTEURS: JEAN-VIVES ROUBIN ET JOSEPH ROUSSHOP. PRODUIT PAR JULIEN MADON. UN FILM DE FREDERIC TELLIER. © 2018 SB IMAGE DEVELOPMENT. PRODUCTION: PALATINE ÉTOILE. TOUTES LES DROITS RÉSERVÉS. PHOT: JON VAN PRAAG, CHRISTIANE BLAC, JACQUES

a single man

JM FILMS

SBP

3cinéma

france-tv

CANAL+

CINE+

rtbf

proximus

shelter.prod

taxshelter.be

ING

PHOTOS D'EMMANUELLE BERGOT - @CAROLINE DUBOIS POUR SINGLE MAN
PHOTOS DE GILLES LELLOUCHE ET PIERRE MINNEY - @CHRISTINE TAMALET POUR SINGLE MAN